

orné.—Oui, il est de retour après une longue absence à l'étranger : mais vais-je le reconnaître sous les traits que je ne suis plu à lui donner ? Le Jules idéal, connu il y a quatre ans et qui n'a cessé de croître en perfections dans mon esprit depuis cette époque, sera-t-il le Jules de demain ? Ce billet de maman m'a rendue toute songeuse. Peu à peu les incidents de mon départ se sont fondus comme en une brume légère dans mon esprit, et l'image de Jules sur ce fond a fini par se détacher nette, vivante, telle que le temps et mon imagination se l'étaient créée. Il a été mon premier amour ; j'avais seize ans : lui aussi m'aime, ou plutôt il m'a dit qu'il m'aimait, et je t'ai bien des fois raconté cet épisode dans tous ses détails tel que le lendemain je le racontai à maman. Et puis, je suis partie pour ce vilain Toronto où il est impossible heureusement de s'anglifier, parce qu'on y est plus anglais qu'à Londres. Jules aujourd'hui doit être barbu et très-sérieux, car on dit qu'il n'y a rien de plus sérieux qu'un ingénieur ; il doit avoir contracté un léger accent parisien, ce qui ne me déplaira pas :—est-il resté bon chrétien ? Et puis, il a dû dans ses voyages oublier comme une pâle vision d'un passé lointain la jeune fille que tu connais. Bref, c'est un monstre, et je suis bien décidée à ne plus l'aimer, si je m'aperçois qu'il a démérité.

—*Tickets!* cria le conducteur debout près de moi.

Je fis un soubresaut ; l'employé sourit, et me pria de l'excuser ; il faisait sa ronde et me pria de lui laisser voir mon billet. Mes voisins me regardaient un peu curieusement.

—On vous a fait faire fausse route, Mademoiselle, me dit-il après avoir examiné le billet que je lui avais tendu ; vous auriez dû prendre le train du Grand Tronc à huit heures cinq, et non celui du Pacifique Canadien. Voici ce billet dont sans doute la compagnie vous remettra le prix à Montréal, et je suis obligé de vous prier de vouloir bien payer votre passage.

Tu vois mon ennui : j'avais pris un train pour un autre, et, naturellement le mauvais ; or, il fallait payer. Et ma bourse ? Je cherche, je fouille, je bouleverse tous mes paquets, je regarde jusque dans mon livre ;—rien ; pas de bourse ; j'ai perdu mon argent ! Pendant ce temps, le conducteur m'examinait, et quand, désespérée, je dus avouer mon malheur :

—Bien fâché, Mademoiselle, mais il me faut le prix de votre passage : vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, me forcer à le payer moi-même à la Compagnie ?

Le ton de cet homme, mon isolement absolu, la perte de mon argent, les résultats que j'entrevois, tout cela se présenta à la fois à mon esprit, et les larmes me jaillirent des yeux. Que faire ? J'allais proposer à l'employé de prendre ma montre comme garantie de son paiement, lorsqu'un Monsieur qui, avec une dame âgée, occupait le siège voisin du mien, me pria poliment de lui permettre de régler mon affaire avec le conducteur. Je l'en remerciai vivement, et, toute honteuse et gênée, je l'assurai que mon père, dont je lui